

Un parcours à travers les albums et récits de GREGOIRE SOLOTAREFF Théâtre du Tilleul

Bruxelles, Théâtre La Montagne Magique
le 25 octobre 02

Plutôt qu'une conférence au sens académique du terme, je vous invite à une promenade à travers l'œuvre de Grégoire Solotareff. Nous allons feuilleter quelques-uns de ses albums et parcourir l'un ou l'autre de ses récits. Nous verrons des images à l'écran, je vous rappellerai des histoires et je vous lirai quelques extraits... Nous traverserons des forêts où nous croiserons des ogres, des lapins, des loups, et des lutins, et sans doute le Père Noël. Nous longerons des bords de mer, grimperons au haut de falaises abruptes, nous dévalerons des pentes vertigineuses... Nous pénétrerons même dans un fabuleux Musée installé juste à côté d'une superbe galerie de photos...

Même si cette semaine est vouée au théâtre, et se déroule dans un théâtre, le Théâtre du Tilleul et le Théâtre La Montagne Magique ont souhaité que les livres de Grégoire Solotareff, figurent au centre de la manifestation.

Sans doute n'arriverons-nous pas au bout de la promenade, faute de temps ? Je vous invite donc dès à présent à la terminer seul ou en famille, et à faire des détours du côté de Nadja, d'Olga Lecaye, de Kimiko ou d'Alain Le Saux.

*

*

*

1985/1986. Un nom nouveau apparaît sur la couverture d'albums pour enfants, édités tantôt chez Hatier, tantôt à L'école des loisirs. Le nom de Grégoire Solotareff deviendra rapidement familier aux bibliothécaires, aux libraires, aux enseignants et aux parents. Les enfants, quant à eux, comme chacun sait, ne retiennent que les titres.

Grégoire Solotareff est déterminé à faire carrière dans le secteur. Arthur Hubschmid, directeur d'édition à L'école des loisirs, se souvient de ses premiers contacts avec lui : « Grégoire Solotareff m'impressionna d'emblée parce qu'il avait l'idée très précise de devenir un auteur pour enfants. En vingt ans de métier, ça ne m'est arrivé qu'une poignée de fois. Habituellement, je vois des gens qui écrivent des textes sans savoir à qui ils s'adressent vraiment et d'autres qui ne savent que les illustrer (1). »

Cette détermination viendrait-elle du fait que Grégoire Solotareff éprouve à l'époque le sentiment de s'être trompé de route ? La médecine qu'il exerçait depuis cinq ans lui pesait de plus en plus. Il venait de comprendre que s'il voulait se réaliser pleinement, il lui fallait renouer avec sa propre enfance. Sophie Cherer a intitulé le portrait qu'elle a fait de l'auteur de *Ne m'appellez plus jamais* « *Mon petit lapin* » : « *Ne m'appellez plus jamais* « docteur » (2).

Grégoire Solotareff fait allusion à son parcours professionnel dans le petit album carré, *Les Métiers*, dans la collection Hibou Caribou, chez Hatier (1988). En couverture, un médecin-souris ausculte au stéthoscope des patients-souriceaux : c'est le point de départ d'un défilé de métiers susceptibles de faire rêver les enfants, du marchand de bonbons à la danseuse étoile, sans oublier les pompiers. Chaque métier est associé à un prénom. Jeu sur les mots : « *Je serai maçon comme Pierre* », jeu sur les sonorités : « *Je serai jardinier comme Didier* », jeu sur les références culturelles : « *Je serai sculpteur comme Auguste* » ou jeu sur les références familiales : « *Je serai artiste peintre comme Nadja* ». Au cours de l'énumération, Grégoire Solotareff évoque le monde médical. Comment ne pas reconnaître son propre père Henri El Kayem, dans ce portrait de médecin à l'allure si distinguée ? Le

choix du prénom, « *Je serai docteur comme Henri* », ne laisse planer aucun doute sur l'identification du personnage. La dernière image du livre montre un écrivain en pleine activité, au milieu de livres et de documents. Et le texte de conclure : « *J'écrirai des histoires pour enfants comme papa* ». Dans le cas de Grégoire Solotareff, ce serait plutôt : « *J'écrirai des histoires pour enfants comme maman* ».

À ceux qui s'étonneraient de la sinuosité d'un parcours, du poids conscient ou non des parents et surtout des pères dans le choix des études, Grégoire Solotareff répond dans ses *Contes d'hiver*, en date du 28 janvier, faisant écho, à mots couverts, tout à la fois à l'histoire de sa famille et à son propre changement d'orientation (3).

Situons le contexte. Un mulot turc, Kemal Raku, vient d'aménager son trou au pied d'un chêne, lorsque descend d'un arbre voisin un écureuil originaire de Montmartre. Tous deux se mettent à parler ; l'écureuil prend l'initiative en tendant la main à l'immigré qui vient d'arriver :

« - *Bonjour, lui dit-il. Benjamin Larousse. Ecrivain.*

- *Kemal Raku, musicien à mes heures, répondit le mulot. Poète à d'autres. Pour l'instant simple immigrant. Je suis d'Istanbul. Ou plutôt de la banlieue d'Istanbul, mais le nom de mon village ne vous dirait rien.*

- *Moi, je suis de Paris, Montmartre exactement. J'ai échoué ici par hasard. Je fais un dictionnaire pour les animaux. Nous n'en avons pas. Alors vous êtes artiste, comme ça ?*

- *Oh ! artiste, c'est vite dit. Moi aussi, je suis là par hasard, dit Kemal. Je marchais avec tout mon fatras, ma petite carriole que vous voyez là, et je suis passé devant ce chêne. Je me suis dit, c'est ici que je veux vivre ! J'aime la France et les animaux français. Je suis sûr que je vais être bien accueilli. J'ai été un peu déçu sur ce plan-là, mais je dois dire que le paysage est beau.*

- *C'est vrai. Vous êtes musicien... dans quelle branche ?*

- *Oh ! Musicien solitaire, musicien du dimanche, j'aime la musique c'est tout. Quand je dis que je suis musicien, je pense à mon père qui aurait eu honte que je me présente comme ça et qui disait à ses amis que j'étais médecin.*

- *C'est étrange, vous me parlez de votre père, mon père à moi m'a fait faire des études de commerce et voilà, je vis dans un pin sylvestre à un an de Paris et je fais un dictionnaire pour animaux. La vie est étrange, non ?*

- *Oui, la vie est étrange... dit le mulot (...).*

Histoire de famille

Fascinant destin que celui de la famille franco-russo-libanaise de Grégoire Solotareff. On connaît l'histoire des Solotareff et des Lecaye à travers les propos attribués à Grégoire Solotareff par Antoine de Gaudemar et par Anne Diatkine dans le quotidien *Libération*, respectivement en novembre 1990 et en août 1999 (4).

Henri El Kayem, le mari d'Olga Lecaye, nous est presque devenu familier grâce à l'autobiographie qu'il a publiée en 1999, aux éditions L'esprit des péninsules. Dans *Par grand vent d'est avec rafales*, on découvre combien le docteur El Kayem, d'origine libanaise (1912), élevé en Egypte et qui fit ses études de médecine à Paris, fut passionné par la poésie de langue française. Lors de ses études universitaires en France, tout autant qu'à Alexandrie et Beyrouth où il exerça la médecine, il ne cessa de fréquenter poètes, artistes, et intellectuels. Il échangea avec nombre d'entre eux une importante

correspondance. Citons ici parmi les personnalités rencontrées : Pierre Jean Jouve, Alberto Giacometti, Jean Wahl, Georges Schéhadé, Jules Supervielle, Georges Sféris, Adonis, René Etiemble, Louis Massignon, Jacques Berque, Jean Paulhan, René Char, Yves Bonnefoy, A. J. Greimas...

De son côté, Henri El Kayem avait publié, en 1937, un recueil de poésie, *Le désert de la porte céleste*, chez le poète typographe Guy Levis Mano, le célèbre GLM, qui édita tant de grands noms, de Char à Michaux, et tant d'artistes, de Man Ray à Miro... Les recherches biographiques qu'il mena sur Baudelaire furent remarquées et appréciées par les spécialistes. Et enfin, Henri El Kayem fit paraître, en 1999, aux éditions L'esprit des péninsules, *Par grand vent avec rafales*, une autobiographie écrite à la troisième personne, qui a constitué l'une de nos sources.

Le docteur El Kayem fit la connaissance de celle qui est devenue sa femme, Olga Solotareff, lors du passage de celle-ci à Alexandrie. Elle est française, née en France (1916), scolarisée en France, mais de « parents 100% russes ». La révolution soviétique avait transformé en exil définitif en France un séjour de ses parents, séjour qui ne devait qu'être passager. Marc, son père, était architecte, et il s'était taillé dans la profession une solide réputation, notamment dans la construction de logements sociaux.

Une réelle fascination pour une « idée de la France » et la pratique de la langue française avaient favorisé le rapprochement d'Henri et Olga. Ils vécurent à Alexandrie la cosmopolite jusqu'à l'arrivée de Nasser.

Lors de l'affaire de Suez, la famille quitte l'Egypte pour le Liban, déjà en proie aux conflits internes. Peu après, l'aggravation de la guerre civile contraint Olga à gagner la France avec les enfants, Alexis, Grégoire, Nadja, et Hélène, tandis que le docteur El-Kayem reste sur place ; il enseigne la psychiatrie pédiatrique. Mais lui-même, un peu plus tard, rejoint les siens, souhaitant se faire naturaliser français, afin « d'ouvrir un troisième cabinet ». Nous sommes en août 1960. La famille est désormais installée en France et le nom de famille est francisé, sur le conseil d'amis. Dorénavant, on parlera des Lecaye.

La famille est très soudée. Les enfants ne fréquentent pas l'école, leur mère se charge de leur éducation, tout en les inscrivant à des cours par correspondance. Les après-midi étaient consacrés à la peinture et à l'invention d'histoires. Il faut dire qu'Olga Lecaye avait orienté son art vers l'enfance. Au Liban, elle avait collaboré à la création d'un journal pour enfants.

Lorsqu'il faudra quitter le cocon familial, l'insertion dans le monde d'à côté ne sera pas aisée : une affaire de différence !

A partir de là, Grégoire Solotareff, se détachant de l'enfance, se consacre à ses études. Renonçant au dessin, sauf dans les marges de ses cahiers, il opte, après le secondaire, pour la profession de son père et de son grand-père, il sera docteur. C'était sans compter sur la force de l'imprégnation maternelle. À 32 ans, il rompt avec la médecine, adopte le patronyme maternel de Solotareff, et se lance dans la grande aventure de la littérature de jeunesse.

Dans les albums de Grégoire Solotareff, on porte parfois plusieurs noms, l'on change de nom pour affirmer son identité, et, si l'on n'en avait pas, quelqu'un peut vous en donner un.

L'exemple de Grégoire est suivi peu après par sa sœur qui signe de son seul prénom, Nadja. Olga Lecaye se fera, à son tour, une place dans le secteur, Grégoire ayant joué les « impresarios », à L'école des loisirs, selon l'expression d'Arthur Hubschmid.

*

*

*

A-t-il l'intention de rattraper le temps perdu ? Toujours est-il qu'il publie à un rythme effréné. Il destine ses livres aussi bien aux tout-petits qui sont à l'âge de la comptine qu'à ceux qui se débrouillent avec les histoires. Il écrit pour les lecteurs débutants qui apprécient le détournement des contes de leur enfance. Il va même jusqu'à publier des romans pour adolescents. Et non seulement, il écrit et illustre ses propres livres et albums mais il multiplie les collaborations : sa signature est associée, entre autres, à celle de Nadja, d'Alain Le Saux, d'Antoon Krings, de Muriel Bloch, d'Olga Lecaye, de Kimiko, de Gabriel Bauret....

De nombreux prix couronnent ses livres. Parmi ceux-ci, citons le Prix Enfantaisies en 1990, pour *Loulou*, le Prix Bernard Versele, la même année, pour *Le chien qui disait non*, le Prix Sorcières, en 1993, pour *Petit Musée*, le Deutscher Jugendliteraturpreis, en 1997, pour *Toi grand et moi petit*.

De national, le succès se fait rapidement international puisque des traductions paraissent en Flandres, en Allemagne, au Danemark, en Suède, en Norvège, en Espagne, au Portugal, en Grèce, en Angleterre, aux Etats-Unis, en Australie, au Japon, et en Corée.

Les débuts

Les débuts se sont faits chez Hatier où régnait alors Colline Faure-Poirée, qui passera ultérieurement chez Gallimard-Giboulée. C'est Alain Le Saux, le jumeau de Philippe Coirentin qui aurait orienté Grégoire Solotareff, en voyant ses dessins. Il faut dire que Colline Faure-Poirée était appréciée par les graphistes ; elle avait animé, avec Hans Troxler, chez Hachette, une remarquable collection, *Gobelune*. On y retrouvait quelques-uns des meilleurs graphistes d'alors, issus du monde de la communication visuelle et du magazine plus que du livre pour enfants. Ils s'appelaient Philippe Coirentin, Alain Le Saux,, Pierre Le-Tan, Istvan Banyai, Lionel Koechlin...

Théo et Balthazar, un hommage à Jean de Brunhoff

Grégoire Solotareff avait été invité à s'intégrer à la collection Hibou-Caribou, pour laquelle il créa *Qui flotte ? Qui nage ? Qui roule ? Qui vole ?* Parallèlement, il s'était lancé dans une série dont les héros sont un petit garçon, Théo, et son rhinocéros, Balthazar. Ce n'était pas mal du tout. La narration est peut-être un rien systématique, un rien artificielle, un rien trop gentille, même si à chaque fois les deux personnages devaient affronter de dangereux adversaires. La critique avait perçu dans ces voyages... *au pays des crocodiles* (1985), *dans l'île du Père Noël* (1985), *au pays des robots* (1986), *au royaume des lutins* (1986), *en Amérique* (1986), *chez l'oncle Michka*, où des bouleaux se détachent sur la neige (1987)... comme un hommage rendu à Jean de Brunhoff.

Ce que confirme indirectement Grégoire Solotareff dans l'une des nombreuses interviews qu'il a accordées. Il se plaît à reconnaître qu'il apprécie le dessin « magique » de Jean de Brunhoff, « ses personnages confortables, son ton très serein, ses couleurs simples et gaies ». « Babar est l'un de mes souvenirs d'enfance les plus marquants », confie-t-il à l'un de ses interlocuteurs (5). Est-ce une réminiscence involontaire ou une indication à peine codée qu'avait voulu donner l'auteur en choisissant pour son petit rhino, un prénom commençant par la syllabe BA- et se terminant par la syllabe -AR ? Avec le dernier volume de la série, *La grande histoire de Théo et Balthazar* (1988), même le format se met à rivaliser avec celui des Babar. À la sortie de *Théo et Balthazar au pays des crocodiles*, le premier de la série, Laure Kressmann avait été très élogieuse dans la fiche qu'elle avait rédigée pour le n° 107-108 de *La Revue des Livres pour Enfants* :

« Le dessin très graphique et cerné de noir des animaux de Solotareff évoque Ramatur le vieux rhinocéros et Césarine la girafe de « Babar ». Mais ici l'ouverture d'une trappe mystérieuse entraîne Théo et son copain le rhinocéros Balthazar, reçu comme cadeau d'anniversaire, en plein désert

africain. Attention les crocodiles voraces les guettent au détour d'une dune. Et sans l'aide du long cou de la girafe, et d'Irma et Joséphine, les deux autruches, cette terrible aventure aurait pu mal se terminer pour nos deux compères...

La simplicité des couleurs et une mise en page très aérée donnent à chaque illustration dynamisme et gaieté. Mais ne vous y fiez pas, à la vue effrayante des dents de Crocasse, le plus terrible des crocodiles, les explorateurs en culottes très courtes seront plongés dans les affres de l'Aventure avant de s'endormir, comme leurs amis, dans un lit « aux draps frais ». Une histoire toute simple, concluait Laure Kressmann, sortie d'une boîte comme son héros qui fera voyager et frissonner les tout jeunes lecteurs ! »

Monsieur l'Ogre, bête, sale et méchant

À L'école des loisirs, Grégoire Solotareff montre plus d'agressivité. Si les crocodiles ou les renards de la série précédente avaient de longues mâchoires bourrées de dents dont ils menaçaient les héros, ils n'arrivaient pas à faire vraiment peur.

C'est autre chose avec Monsieur l'Ogre. Grégoire Solotareff donne un air inquiétant à une figure archétypale tirée du monde des contes. Regardez les trois couvertures : *Monsieur l'Ogre et la rainette* (1986), *Une prison pour Monsieur l'Ogre* (1986), *Monsieur l'Ogre est un menteur* (1987). Seul apparaît en très gros plan le visage du dangereux prédateur, et encore partiellement ; la représentation complète du visage excéderait les dimensions du livre. La bouche est au centre de l'image, trou noir bordé de quelques dents acérées largement écartées ; le nez en lame de couteau découpe l'image en diagonale ou, pif en pic, pointe vers le haut ; les deux yeux dévorent la victime tout en exprimant la joie cruelle du monstre.

Le reste du visage, en dehors du front, disparaît sous une pilosité hirsute. Barbe, moustache, sourcils, cheveux se confondent en une broussaille rousse et sauvage qui « bestialise » Monsieur l'Ogre. Dans *Monsieur l'Ogre et la rainette*, le couteau et la fourchette en trident renforcent encore la menace par la multiplication des pointes et la grossièreté avec laquelle les mains épaisses serrent les couverts.

De même que la critique avait souligné l'influence de Jean de Brunhoff sur *Théo et Balthazar*, elle affirme retrouver cette fois des impressions connues : « Grégoire Solotareff a lu Tomi Ungerer » ont écrit certains (6). Et d'évoquer le clair de lune des *Trois brigands* ou l'énorme couteau du *Géant de Zéralda*.

Je soulignerais quant à moi la puissance du graphisme, la composition du personnage, la maîtrise et l'innovation techniques, le choix des couleurs, la richesse des atmosphères. Grégoire Solotareff réussit remarquablement sa mise en page, jouant sur le cadrage et le hors champ grâce auquel il a pu faire entrer un ogre géant et de pareil volume dans un album de format somme toute conventionnel. L'irrégularité du trait, très épais et très noir, confère au dessin une allure primitive qui convient à un récit apparenté au conte. Ce résultat a été obtenu par une succession d'agrandissements de photocopie avec, à chaque passage, perte d'information, renforcée par l'utilisation d'un papier à gros grain.

Pour moi, un jeu de références habilement masquées et l'humour de la mise en scène confèrent aux images une grande force d'expression. Ouvrons *Monsieur l'Ogre est un menteur*, à la page où il nous est dit qu'après avoir renoncé à manger les gens, (je cite) « *il se mit à dévorer tous les animaux qu'il pouvait attraper* ». Nous le voyons, en état de grande excitation, brandissant à bout de bras un filet dans lequel sont enfermés lapins, grenouilles et autres bestioles. N'est-ce pas le globe terrestre que malmène sous nos yeux l'épouvantable barbu ? C'est la terre entière que celui-ci est prêt à ravager ! Latitudes et longitudes sont devenues les mailles d'un sac... et les couleurs des animaux se confondent avec la représentation géographique des océans et des continents.

Les pattes qui sortent d'entre les mailles montrent des malheureux qui se débattent et luttent pour leur survie. Vaine tentative contre la méchanceté gratuite des puissants ! C'est là un thème qu'approfondira ultérieurement Grégoire Solotareff dans *Gentil Jean*. Ici l'ogre s'amuse à piquer de sa fourchette le derrière du lapin emprisonné tandis que, dans *Gentil Jean*, donnant sa leçon de méchanceté, Croqueminot dit à son petit petit-fils : « *Avant de la manger (Angèle, la souris des champs), pique-lui le derrière avec une fourchette (...).* »

Notons qu'à cette époque, la piqûre dans les fesses est un thème récurrent dans les albums du docteur Solotareff. Elle constitue le ressort de *Docteur Piqûre* (1988), l'histoire rocambolesque d'un moustique à seringue. Et Stanislas, le jumeau du Père Noël, a choisi d'exercer la médecine, précisément pour faire des piqûres dans les fesses de ses patients (7).

Le rapport texte-image ne manque jamais d'humour. Au moment où nous apprenons que l'ogre a mangé ses proches, y compris sa fiancée, nous le voyons réduit à la solitude, en train de faire la vaisselle, utilisant sa barbe en guise de brosse abrasive. Sa virilité est mise à mal. D'autres représentations font sourire par leur ambiguïté : pour que le lapin puisse être assis à bonne hauteur, à la table de son hôte, il n'a pas été installé sur des coussins, mais sur une pile d'assiettes. Voilà qui en dit long sur les intentions réelles de l'ogre. Grégoire Solotareff surcharge l'image de significations et le lecteur est sans cesse invité à interpréter !

L'humour est évident, au cœur même de la narration puisque, dans chacun des trois albums, ce sont les animaux qui l'emportent. Conformément à l'esprit des contes, les petits en s'unissant ont triomphé du puissant, qui n'était qu'un gros bêta malpropre. Il a disparu, il ne reparaitra plus ! Au terme de l'histoire, après avoir été mise à rude épreuve, la confiance du lecteur est renforcée : la raison du plus fort n'est pas toujours la meilleure !

Eloge de la fuite

La méchanceté, la volonté de faire mal à autrui en toute lucidité, de faire souffrir avec volupté ceux qui sont plus faibles est un thème grave qu'ose aborder de face Grégoire Solotareff. Si Monsieur l'Ogre abusait de sa force, c'était en raison de sa nature ogrienne et de la légèreté de sa cervelle ; ce qui n'est pas le cas de la famille de Gentil Jean. On aurait pu croire que les femmes ou les vieillards auraient montré moins d'acharnement à torturer une victime innocente. Il n'en est rien. L'album a déconcerté plus d'un adulte lorsqu'il est paru. Sa violence est extrême. « *Pour moi, c'est mon meilleur livre* » ripostait son auteur, en 1988 (8). Pour moi, c'est l'un des chefs-d'œuvre de Solotareff, tant cet album cruel est plein d'espoir et de sagesse. Côté cruauté, puisque nous sommes à Bruxelles, souvenons-nous de Michel de Ghelderode affirmant « *le secret de tout art, de tout art qui se veut grand, c'est la cruauté.* »

Mais, parallèlement au thème de la méchanceté et de la cruauté, dans cet album, Grégoire Solotareff traite de la désobéissance, comme valeur morale. Gentil Jean ne se conforme pas à l'ordre familial. Il affirme sa différence, même si, physiquement, rien ne le distingue des siens ; il est aussi laid qu'eux. Quelle que soit la répression dont il pourrait être l'objet, il apporte son aide à Angélique et lui propose de partir ensemble.

« *Et le lendemain, après un très long voyage en tricycle, ils arrivèrent en vue de la plage où ils allaient rester quelque temps.* »

Grégoire Solotareff rejoint Henri Laborit et son *Eloge de la fuite*. Gentil Jean a refusé la soumission au groupe dominant, il a évité l'affrontement ou la révolte qui l'aurait conduit à sa perte. « *Ce comportement de fuite, écrivait Henri Laborit, sera le seul à permettre de demeurer normal par*

rapport à soi-même (...) (9). » Et par-delà, continue Henri Laborit, cette fuite sera occasion de découverte de rivages inconnus qu'ignoreront toujours ceux qui utilisent les voies toutes tracées de la conformité.

La faiblesse des violents, la force des faibles

Les thèmes de la méchanceté et de la violence bête et gratuite, Grégoire Solotareff les reprendra plus tard, en 2000, dans *Le lapin à roulettes*.

Pour se déplacer, Jil utilise des bottes munies de roulettes, car ses jambes ne marchent pas. Un jour qu'il avait prolongé sa promenade plus que de raison, le voilà contraint de se trouver un abri pour la nuit. Comme ses chaussures le gênaient pour dormir, il les ôta. À son réveil, le lendemain matin, il se trouva nez à nez avec un ours énorme qui l'observait. Refusant d'aider Jil, l'ours envoya, d'un coup de patte, les bottes au fond d'un ravin. Puis il se mit à rire, abandonnant le lapin privé de ses roulettes. En entendant les appels au secours, le mastodonte, pris de remords, manifesta l'intention d'aider sa victime à rentrer chez elle. Mais en cours de route, il montra des signes d'inquiétude.

Brusquement, il déposa Jil par terre et dit :

- « Bon, il faut que je rentre. Je ne suis plus chez moi, ici, et il y a des odeurs et des bruits qui ne me disent rien. »

Comme, à cet endroit, le lapin ne se trouvait pas trop éloigné du terrier d'un blaireau âgé qui avait une chaise roulante, il se traîna en rampant jusque-là. Bien accueilli, il obtint en prêt la chaise. Mais, catastrophe, il ne put en maîtriser la vitesse et il fut précipité dans le vide ! Devinez sur qui il tomba ! Ce fut sur l'ours. Ce dernier, surpris de ce qu'il venait de faire, « sauver la vie de Jil ! », réalisa instantanément qu'il n'avait plus peur de ses congénères.

- « Bon ! dit Jil. On y va ! »

Et tous deux se mirent en route.

La force du lapin handicapé, qui n'a cessé de résister et de lutter avec une ténacité qui force l'admiration, a vaincu la méchanceté imbécile et la couardise du gros ours. Ce dernier, contraint malgré lui de dépasser ses limites, a cessé d'être la victime de sa propre peur. Le voilà capable, à présent, de s'imposer au sein de sa propre fratrie.

Kiki et Bébé Ours

Revenons en 1988. Grégoire Solotareff manifeste son intérêt pour la petite enfance, en créant presque simultanément deux collections, les « Kiki » à L'école des loisirs et les « Bébé Ours », chez Hatier. Marie-Michèle Poncet, professeur à l'école Estienne a analysé les « Kiki », dans un article publié dans *La Revue des Livres pour Enfants* :

«Kiki la souris pleure à grosses larmes, se brosse les dents, fait sur son pot, se drape dans son doudou... L'organisation visuelle du livre est très simple : illustration à droite, texte à gauche. Jolie tache colorée dans le petit format du livre, l'illustration est une grosse bulle de savon, pas vraiment ronde, pas vraiment un œuf, où entrent et sortent les personnages comme captés à la jumelle. Pour décor, juste l'objet nécessaire au récit. Seul le dessin des personnages, petits souriceaux anthropomorphiques, est très soigné. Grégoire Solotareff a une aisance extraordinaire pour leur donner un caractère, une expression adulte. S'il y a beaucoup de charme et de détails dans les vêtements, il y a beaucoup de réalisme dans les démarches, l'expression des mouvements. Le lecteur peut partager une foule de sentiments. Dans cette mise en scène légère, délicatement ombrée, Kiki

et Didi sont les grands comédiens d'un petit théâtre de la cruauté, traversé de violence, d'agressivité, de sensualité, de transgression et d'affection où se débattent toutes leurs exigences et leurs déboires (10). »

Bébé Ours séduit tout autant. Le personnage est enjoué et turbulent. Il dialogue avec sa maman, dans les premiers titres, tout au moins. La mise en page clarifie le dialogue.

Lorsque la maman parle, son visage apparaît de profil, toujours au même endroit, dominant l'ourson, en haut, à droite. Lorsqu'il répond à sa maman, le bébé seul est présent sur l'image, toujours tourné vers elle, vers la droite. Pas de décor, un fond de papier de couleur... une couleur différente dans chaque album.

Alors que les propos maternels sont proches de l'injonction, « *Tu dois prendre un bain, bébé ours ! Dépêche-toi !* » ou « *Tant pis. Pas de poisson, pas de riz et pas de dessert.* » ou encore « *Bébé ours ! Il faut dormir ! Il est tard.* », Bébé Ours semble n'en faire qu'à sa tête. Il retarde avec une douce impertinence le moment où il lui faudra céder. Le talent de Grégoire Solotareff est superbe dans sa simplicité. Feuilletons *Réveille-toi bébé ours*, et suivons les différentes étapes, de l'immobilité du sommeil à la culbute finale. Les mouvements renvoient quasiment à un dessin animé. Observons le jeu avec les cubes, dans *A table, Bébé Ours*. Le petit héros ne se laisse pas distraire de son activité, mais ses mimiques en disent long sur ce qu'il ressent.

Quand rééditera-t-on cette série dont l'impertinence culmine, dans *Les bêtises de Bébé Ours*, qui, insupportable et adorable bambin à la fois, déclare en fin d'album : « *J'ai baissé mon pantalon, montré mon derrière et tiré la langue. Je suis bien content de ma journée.* » ?

Nous ne pourrions pas parcourir l'ensemble des albums et des récits publiés par Grégoire Solotareff. Je ne les ai pas comptés, mais on répète çà et là que leur nombre excède les 150. Ne nous laissons pas impressionner cependant et continuons à lire et à regarder quelques-uns d'entre eux, en suivant grosso modo la chronologie, tout en nous ménageant des sauts, en avant ou en arrière.

Le Père Noël

Au fil des années, d'autres personnages archétypaux ont rejoint Monsieur l'Ogre. Le Père Noël a fait son apparition dans un album qu'illustre Nadja et dont le texte a été écrit par Grégoire. Celui-ci y explique, comme dans un récit mythique, les enfances et le destin du Père Noël et de son homologue, le Père Fouettard.

L'album est construit sur un réseau d'oppositions binaires. Nicolas aime le rouge, s'habille dans cette couleur, il est très gentil et généreux, Stanislas aime le noir et s'habille en noir, il aime la violence des pirates et adore jouer du fouet. L'un distribuera des cadeaux aux enfants, la nuit du 24 au 25 décembre, date de leur anniversaire, et l'autre les aura menacés du fouet, juste avant.

Grégoire Solotareff avait déjà opposé deux frères l'un à l'autre dans *La bataille de Grand Louis et de Petit Robert* (1986). Dans ce dernier album, N°1 et N°2, aux allures de gargouilles ou d'anges déchus, étaient systématiquement comparés l'un à l'autre. L'exercice graphique était très réussi. Nous reviendrons sur ces oppositions qui structurent de nombreux albums, en évoquant rapidement *Toi grand, moi petit*.

Restons-en au Père Noël, avec *Quand je serai grand, je serai le Père Noël*, à *L'école des loisirs* (1988). La couverture le présente comme une figure antithétique de l'ogre, barbu comme lui, mais dont le poil lisse est blanc comme neige, avec un nez arrondi de longueur moyenne ; sa moustache est soignée et ses yeux bleus reflètent la lumière céleste. C'est encore un récit des origines et un récit de

Autre figure archétypale venue du monde de la fable et du conte, le loup est très présent dans les albums et les récits de Grégoire Solotareff. *Loulou* raconte une histoire d'amitié entre un petit lapin et un jeune loup. Le stéréotype de l'animal dévorant par excellence est ici détourné. On se débarrasse immédiatement du loup dangereux qui trouve immédiatement la mort. Reste un jeune loup, orphelin et inexpérimenté, qui cherche de l'aide, ne sachant pas quoi faire. Le hasard le met en présence d'un lapin qui lui prête assistance.

L'amitié est l'un des thèmes qui traverse l'œuvre de Grégoire Solotareff. Une amitié entre des êtres que tout aurait dû séparer. C'est ce type d'amitié, par-delà les différences, qui était né entre Angèle et Gentil Jean. L'amitié qui unit Tom, le lapin, et Loulou, le loup, a quelque chose de contre-nature, fait observer Claude-Anne Parmegiani, dans la *Revue des Livres pour Enfants*, mais elle poursuit : « l'acceptation des différences ne conduit pas obligatoirement à une incompatibilité, certains trouvant de l'agrément à fréquenter qui ne lui ressemble pas (11). »

Loulou et l'amitié

Le lapin Tom n'avait jamais vu de loup et le loup n'avait jamais vu de lapin. Une fois l'oncle enterré, chacun fait bénéficier l'autre de ses compétences. Tom montre à Loulou comment jouer aux billes ; il lui enseigne la lecture, le calcul et la pêche. Loulou apprend à Tom à courir très vite, bien plus vite que les autres lapins. « *Loulou apprend également à Tom la peur* ». Exagération fatale qui a pour conséquence de séparer les deux amis. A vrai dire, Loulou comprenait mal la réaction de Tom, jusqu'à ce que, lui aussi, éprouve la peur-du-loup. Les dernières pages de l'album consacrent la réconciliation, à la suite de la promesse faite par Loulou de ne jamais plus recommencer. Entre amis, il y a des limites à ne pas franchir, cela s'appelle « le respect » et ce respect est fondamental dans la relation avec l'Autre. Il est à la base d'un nouvel humanisme qui préconise la décentration.

L'utilisation de la couleur dans *Loulou* est remarquable. C'est une bombe à L'école des loisirs. Jamais, on n'avait vu, dans cette maison, couleurs aussi vives et aussi contrastées. C'est une révolution rue de Sèvres. Les fonds de page en aplat combinent le rouge, le jaune ou le bleu, et ces couleurs, séparées par de larges traits noirs qui architecturent l'espace, forment des compositions apparentées à des paysages abstraits. Voyez la première double page. Tantôt, le rouge domine, symboliquement associé au mouvement voire à une forme de violence potentielle ou à la nuit. Le bleu connote l'apaisement, comme dans la scène de l'apprentissage de la pêche. Quant au jaune, il est plus classiquement associé à la clarté du jour.

Immobilité et mouvement alternent tout au long du livre. Immobilité de Tom le lapin, étendu sur son drap, mais, tout aussitôt après, course effrénée de l'oncle et du jeune loup, dont les pattes ne touchent pas le sol ; tous deux volent jusqu'à l'instant de la collision frontale de l'oncle contre l'obstacle. Nouvelle scène d'immobilité au bord de la rivière (avec, entre parenthèses, présence d'un gag classique), par contre vitesse maximale de déplacement pendant les entraînements à la course. Retour à l'immobilité dans la scène du chagrin. Plaisir d'être ensemble dans l'immobilité, presque dans le recueillement, main dans la main, patte dans la patte, lors de la scène finale.

Neige

Grégoire Solotareff a publié récemment une nouvelle histoire de loups, ayant pour thème central, la différence sur fond de solitude. C'est Olga Lecaye qui s'est chargée de l'illustration. L'album intitulé *Neige* est paru à L'école des loisirs, en 2000. Cette fois, ce ne sont pas deux espèces qui sont confrontées l'une à l'autre. C'est au cœur d'une seule et même espèce que gît la différence. Pas facile d'être un loup blanc, au sein d'un groupe au poil anthracite. Au terme d'une longue quête entêtée, le loup blanc finira par retrouver le loup noir qui avait croisé sa route et ce dernier, en donnant au loup blanc le nom de « Neige », permet à ce dernier d'accéder à son identité.

« Cette histoire est si belle, a écrit Elisabeth Lortic, dans *La Revue des Livres pour Enfants*, qu'on en a le frisson, et comme le loup, on renifle un peu. Dans le silence d'une nature endormie sous la neige, loup noir dans sa maladresse à s'adresser à loup blanc, loup blanc dans son innocence et son assurance acquise de haute lutte, nous adressent avec leurs yeux jaunes un message d'amour que beaucoup de livres pour enfants tentent vainement de nous hurler. »

Masques

Plus récemment encore, en 2001, le loup est le héros de l'album intitulé *Le Masque*.

Ce sont d'abord des images superbes.

Le très gros plan du loup, en première double page ;

les deux scènes d'avalement des enfants avec leur tête qui sort de la gueule de l'animal ;

le jeu des courbes, celle du croissant de lune et celle de la queue du loup ;

la ligne de maisons qui crée l'espace et la profondeur de champ ;

la fumée qui s'échappe en volutes de la cheminée et monte vers le ciel ;

le contraste entre les aplats lisses et les masses picturales ;

le parcours des pages avec la succession des couleurs.

Cette histoire renvoie inévitablement pour moi à une épreuve initiatique, réussie ici par les enfants. Ils ont triomphé de la mort. Sortis du ventre du loup, ils se sont appropriés de ses pouvoirs. Encore faut-il, comme les Grecs de l'Antiquité l'expliquaient à travers leurs mythes, être capable de maîtriser l'ubris qui pourrait conduire à de dangereux excès. Ce que confie le héros du livre, Ulysse au nom grec, à sa sœur : « *Un masque de loup, ça peut rendre méchant* ».

Histoire d'amis, Histoires d'amour

Solitude

Mondes en confrontation : adultes et enfants

D'autres histoires de loups nous avaient été racontées dans *Un jour, un loup* (1994), qui porte pour sous-titre *Histoires d'amis, Histoires d'amour*. Ce recueil de récits annonce les 36 portraits de *Les garçons et les filles* (1999) et sont proches des *Contes d'été, d'automne, d'hiver...*

L'amitié, disions-nous, traverse l'œuvre de Grégoire Solotareff. Elle se fonde sur une connivence qui transcende les différences entre les êtres, elle se nourrit de confiance et d'estime, elle fait fi des stéréotypes véhiculés sur l'Autre et elle n'hésite pas pour s'épanouir à transgresser les interdits. Nous savons déjà qu'il faudra souvent lutter pour la préserver, mais c'est à ce prix que la solitude sera vaincue. Les deux thèmes, solitude, d'une part, amitié, affection et amour, de l'autre, sont étroitement corrélés. Voilà qui apparaît encore à la lecture de *Mon frère le Chien*, en 1991, ou de *Mathieu*, publié l'année précédente, en 1990. Et comme chez Grégoire Solotareff, la thématique est toujours complexe, comme dans la vie, les thèmes d'amitié... de solitude... sont traités, cette fois, sur fond de relation adulte/enfant.

Mon frère le chien

Dans *Mon frère le Chien*, le récit surprend d'autant plus qu'il est raconté à la première personne par une souris-enfant, pour le moins déterminée. Son ambition : être roi. Elle claque la porte de la maison familiale et part en direction de la mer. Au bord du rivage, elle se fait aborder par un chien :

« À peine arrivé sur le môle, un drôle de chien (...) est venu me renifler et s'asseoir à côté de moi, comme si nous étions deux frères, vraiment les deux meilleurs amis.

« Nous autres chiens », me dit-il, « nous ne sommes pas libres comme vous les souris. Nous avons besoin d'un maître. Aussi j'ai pensé que tu pourrais être le mien. »

La souris accepte à condition toutefois que la relation de dépendance s'apparente à une relation fraternelle.

« Je voulais l'emmener chez moi, je lui en parlai, il accepta. Je lui dis que son nom serait Mon Frère le Chien, il accepta aussi. C'était vraiment un chien formidable. »

Encore fallait-il que le chien fut adopté par les parents. Ce ne fut pas chose aisée, comme on pouvait s'y attendre. Néanmoins la souris et le chien, n'en faisant qu'à leur tête, filent dans la chambre de l'enfant. Désormais, le chien, devenu protecteur de son ami, son conseiller, et son porte-parole, fera preuve de fermeté. L'histoire bascule alors en un conflit qui oppose d'une part les deux amis et de l'autre une troupe d'« étranges moutons » armés de piques, prêts à guerroyer, et dont le cri de ralliement pourrait être « punition ». Le nom de ceux-ci est transparent : ils s'appellent les *Zaduls*. Rappelons-nous que lorsque Fifi sera reconduit fermement chez ses parents, c'est par un bélier berger à la forte poigne !

À l'agression des *Zaduls*, le chien répond par un appel à une négociation faite de concessions réciproques. Les deux amis seraient reconnus dans leur royauté, mais, en contrepartie, ils promettaient d'être *gentils, sages et propres*, ce qu'ils étaient déjà, bien entendu.

Ainsi la paix devint-elle solide et durable, affirme le texte. Encore que le chien dut constater, peu après, la nervosité, l'angoisse, l'irritabilité des sujets. *« Ils sont prêts à refaire la guerre »,* dit-il. Les deux complices, qui ne manquent ni d'humour ni de cynisme, imaginent alors un double stratagème afin de conserver le pouvoir et de maintenir les *Zaduls* en sujétion, tout en les « défrustrant ». La souris accepterait de jouer aux échecs avec eux et le chien de les accompagner en promenade :

« Ils pourraient une fois par semaine, jouer avec toi à ces jeux qui les mettent par terre d'admiration quand on les bat : les échecs et toutes ces choses-là. Quant à moi, ils me promèneraient, disons trois ou quatre fois par jour, et ça leur ferait plaisir, tu sais comment ils sont, de tenir un roi en laisse. »

Le format oblong adopté par Grégoire Solotareff permet au paysage de se déployer très largement, sur les doubles pages. L'effet est cinématographique : gros plan sur le souriceau au moment où il s'affirme, panoramique sur un immense paysage désert lorsque le héros souffre de la solitude. À l'aplat des albums publiés jusqu'ici fait suite ici l'utilisation de la peinture à la gouache qui dramatise les espaces, antérieurement plus abstraits. Les couleurs et les coups de pinceau, la lumière, le choix des lieux de l'action appuient la transposition mythologique du conflit. Voyez la scène marine nocturne où, seules, les lances et les têtes émergent de la mer.

Voyez ensuite l'encerclement des deux amis par le conseil des *Zaduls* : rougeoiement du sol et traces circulaires, gris d'acier de la mer, noir des lances dressées dans une lumière blanche et éblouissante. Voyez encore, la scène de la conclusion du pacte. Au pied de la falaise empourprée par le couchant, dans l'or d'une plage qui sied à un couronnement, se font face les deux amis et les sept représentants des moutons armés de leurs piques dirigées vers le ciel. Si paix il y a, désormais, on remarquera que les ombres des piques restent menaçantes, dirigées vers les souverains dont la royauté reste fragile. Une fragilité confirmée dès la double page suivante ; les piques se profilent à l'horizon. La dernière image rassure toutefois ; tant que leur amitié sera solide, les deux héros n'ont rien à craindre.

Mathieu

La peinture désormais si caractéristique des illustrations de Grégoire Solotareff a été introduite dans son œuvre, dans un album antérieur, *Mathieu*, paru à L'école des loisirs en 1990. Il s'agit pour ce sourceau de réaliser ses rêves impossibles : ne pas aller à l'école, faire obéir ses amis et même les grandes personnes, satisfaire en quelque sorte sa volonté de puissance. Ce n'est pas très éloigné, après tout, de la royauté dont rêvait l'enfant souris. N'est-ce pas là également un souhait que nous avons tous fait ? Mais tandis que nous, nous n'avons pu le réaliser, Mathieu, grâce à la magie, réussit à imposer son autorité. Et chacun de lui obéir, sans opposer de résistance. Ce qui fut bien ennuyeux, car au bout de quelque temps, Mathieu se retrouva seul. Aussi décida-t-il d'accomplir un voyage de retour ; la lecture d'un traité d'anti-magie lui permit de retrouver l'état d'antan, ses amis et son amie Mathilde.

Si les dernières pages d'un album sont importantes, elles le sont particulièrement chez Grégoire Solotareff. Mathieu et son ami Vincent jouent aux cartes, dit le texte. Ils sont dans la chambre de Vincent, mais celle-ci n'est autre que *La chambre jaune* de Van Gogh. N'est-ce pas une manière pour l'auteur de nous signifier que désormais, il passe à la peinture et que Vincent Van Gogh sera l'une de ses références. Petite digression, pour rappeler que *La chambre jaune* servira de cadre à un album qu'illustrera Kimiko, *La chambre de Vincent* (1999).

Si cet album peint à la gouache est un premier essai, il est réussi, même si on peut formuler quelques réserves comme le fait Marie-Michèle Poncet (13). Quelques grandes doubles pages confirment l'extraordinaire talent de coloriste de leur créateur et son sens de la composition. Je pense notamment à la scène de la bibliothèque, avec sa fenêtre ouverte sur la mer ou à la leçon que fait Mathieu à ses parents.

Toute seule

La question de la solitude est au centre de *Toute seule*, paru en 1998. Mathieu a ressenti la solitude, après avoir fait le vide autour de lui.

Mais, ne peut-on pas se sentir seul en famille ou en présence des autres ? « *Quelquefois on se sent seul, même si on ne l'est pas vraiment* », lit-on dans *Partir*, qui raconte l'histoire de Lulu le lemming et de Maggie la souris un peu jaune (14).

Fleur, une lapine de 7 ans, qui vit entre sa maman et son papa, en bonne entente avec son frère, s'interroge au point d'en perdre le sommeil : « *Est-ce qu'on est seul dans la vie, oui ou non ?* »

Elle imagine qu'en traversant la forêt, elle trouvera réponse à sa question. Les rencontres successives se révèlent décevantes, elles ne l'aident guère, tant les avis de ses interlocuteurs sont contradictoires. Pour les uns, c'est oui, pour d'autres non, pour d'autres encore, c'est l'indécision. Fleur avait toutefois fait la connaissance d'un ours qui l'avait accompagnée au long de sa quête. Au départ, il avait ignoré la question, comme s'il ne l'avait pas entendue. A la fin du voyage, Fleur se fait insistante.

- « *Voilà, j'ai traversé ma forêt* », dit-elle en regardant les arbres au loin. « *Mais je n'ai toujours pas de réponse à ma question. Hé Ours, réveille-toi ! Tu ne veux pas répondre à ma question ?* »

- « *Si nous allions chercher quelque chose à manger ?* », dit l'ours en s'étirant.

- « *Est-ce qu'on est seul dans la vie, oui ou non ?* » insista Fleur.

- « Si je vais chercher quelque chose à manger, tu seras toute seule, et moi aussi. Si c'est toi qui y vas, ce sera pareil. Nous serons seuls. Par contre, si nous y allons tous les deux... C'est comme tu veux, tu comprends ? C'est à toi de choisir si tu veux être seule ou non. »

- « Alors, c'est ça la réponse ! » s'écria Fleur. « Je crois qu'elle me plaît. »

La réponse est simple, évidente presque, mais pas innocente. À chacun de forger son destin, ce qu'a fait Fleur ultérieurement, en se montrant à la hauteur de ses choix.

L'identité et la quête de soi

Les enfants s'interrogent beaucoup sur eux-mêmes et sur les autres, en d'autres mots sur leur identité. Fréquemment, leurs performances ne correspondent pas à leurs espérances. Ils voudraient, dès lors, ressembler à d'autres, plus forts, plus malins, plus beaux !

Comme ce serait bien de pouvoir faire peur aux autres comme un loup, ou plutôt de se faire aimer et caresser comme un chien. « *Comme je voudrais être un autre !* » se dit Narcisse, perdu dans ses rêves.

Aussi ce chat tenta-t-il l'expérience, en recourant à des masques. Il se fit lion, loup, chien. Mal lui en prit parce que chaque essai fut soldé par un échec plus ou moins cuisant. Il échappa de peu à la casserole du loup, qui avait voulu en faire un chat aux aïelles !

La morale de la fable est transparente. On ne se réalise qu'à partir de ce que l'on est. « *Un chat est un chat* », avait dit son grand-père à Narcisse.

À côté de ces fables que je qualifierais volontiers de philosophiques, il est d'autres histoires, plus énigmatiques et dont l'interprétation est plus ambiguë. *Le Diable des Rochers* est de celles-là.

Le Diable des Rochers

Le point de départ est ici constitué par une exclusion, due comme il se doit à une différence minime : des oreilles trop recourbées et des cheveux plus souvent ébouriffés que ceux des autres enfants. Les moqueries contraignent le jeune Jason à la fuite : il disparaît pour toujours, oublié par ses semblables, mort pour eux.

Jason vit en solitaire, tel un sauvage ou un animal, dans une grotte, au pied de la falaise. La chair crue des poissons, des coquillages ou de l'herbe grasse et salée constituent sa nourriture, sa boisson n'étant autre que de l'eau de pluie.

Une verticale quasi infranchissable sépare le monde du village, monde de l'en haut, aux couleurs vertes et bleutées, du monde de l'en bas, aux couleurs rouge feu, en bordure d'un océan aux eaux sombres. Passe le temps qui fait grandir... Comme s'il acceptait un destin qui modèle son visage et son corps, en l'apparentant à un monstre, Jason se débaptise et se donne à lui-même le nom infernal de « Diable des Rochers ». Il consacre ainsi sa fusion avec le monde chaotique et rougeoyant de l'en bas.

Rien ne permet au lecteur de maîtriser l'ambiguïté du récit. Est-ce par essence que Jason est monstrueux ? Ou, au contraire, sa monstruosité est-elle le résultat de l'attitude d'autrui à son égard ?

Une médiation entre les deux mondes opposés est opérée par une fillette, au nom parlant. Angélique, la messagère, est à l'origine de la réconciliation entre le village et le banni. Ce dernier,

renonçant à toute vengeance, avait sauvé Angélique de la noyade et celle-ci, surmontant son dégoût, avait accepté de partager sa nourriture crue. Impossible pour elle de retourner au village, la falaise abrupte étant infranchissable. Cependant, telle la Belle, dans *La Belle et la Bête*, la fillette avait souhaité revoir les siens. Et, à nouveau, le Diable des rochers, qui aurait préféré la garder auprès de lui, l'aidera à surmonter l'obstacle.

Cependant, loin de renier qui l'a sauvé et, tel un chaperon rouge épris du loup, la fillette lui apporte peu après, narration symétrique, un panier de provisions et de pâtisseries. Elle lui apprend même sa chanson préférée.

Désormais, la solitude est devenue insupportable au Diable des Rochers. Que n'ait pu revenir Angélique auprès de lui, ainsi qu'il l'espérait, il s'abîme dans la tristesse. Son visage métamorphose : ses traits se sont humanisés et son regard pensif exprime sa douleur. Comme pour la Bête du conte de Madame Leprince de Beaumont, la trop longue séparation a privé le Diable des Rochers de ses forces : une chute malencontreuse le fait disparaître dans une crevasse. Mais Angélique avec tout le village réuni sauve le Diable des Rochers, juste avant la noyade. Narration symétrique !

Il vivra désormais, à mi-chemin entre les deux mondes, entre l'en haut et l'en bas, « *au bout du champ* », celui-là même où il déposait autrefois Angélique, après ses visites. Il habite à présent une petite maison rouge. Gageons qu'il mange désormais une nourriture préparée, cuite probablement (peut-être a-t-il pris goût aux pâtisseries d'Angélique ?), mais sur ce point le texte se tait.

Les fonds de page noirs contribuent à la dramatisation d'un récit qui oscille entre vie et mort. et renforcent le style expressionniste adopté. Les masses rouges, rochers, falaises, corps ou visage du monstre, se détachent violemment sur les couleurs sombres de l'océan en perpétuel mouvement et qui menace le village, un village qui semble toujours désert... L'étrangeté des personnages vient de leur caractère composite, un peu chats, un peu lapins, un peu humains. Voilà qui permet une distanciation, même si nous avons tendance, en fonction du récit, à ne voir en eux que des êtres humains.

Les oppositions

Opposition entre le monde d'en bas et celui d'en haut, opposition entre Grand Louis et Petit Robert, entre le Père Noël et le Père Fouettard. Souvent, les histoires de Grégoire Solotareff sont construites sur une opposition, un couple antithétique. Voilà qui est explicité, dès le titre, dans *Toi grand et moi petit*. Au texte de grande qualité littéraire, correspondent des illustrations qui sont autant de tableaux qui séduisent par leur beauté : voyez la nature morte au petit-déjeuner qui renvoie à Matisse. Ces tableaux séduisent par l'émotion qui s'en dégage : alternance de scènes de solitude ou d'affection retenue. Nous sommes touchés par les positions prises par l'éléphant qui accepte sans sourciller sa condition subalterne.

Derrière une histoire de royauté et de soumission, derrière une histoire de hiérarchie, une histoire de taille, c'est sans doute le récit d'une relation entre un père et son fils, une histoire d'affection, de respect, une histoire de séparation, une histoire de vieillissement, mais surtout une histoire de retrouvailles.

Place aux bébés

Parallèlement à ces histoires qui provoquent la réflexion des enfants de 4 à 10 ans, nous avons vu Grégoire Solotareff s'intéresser au public des petits, avec *Didi et Bébé Ours*. À partir de 1994, il se lance dans une nouvelle aventure, éditoriale cette fois. Il fonde et dirige, à L'école des loisirs, avec Arthur Hubschmid, un département qui a le bébé pour destinataire, Loulou et compagnie

Ces nouveaux livres, volontairement brefs, sont adaptés aux capacités d'attention du tout-petit. Ils suscitent l'intérêt de l'enfant par une manipulation ludique : souvent la main est invitée à toucher ou à caresser, le doigt à désigner ou à explorer un espace à surprise. Ces « tout carton » sollicitent parfois une réponse motrice de la part du lecteur, tandis que les histoires font chanter la langue ... Et non content d'accueillir et d'apporter son soutien à de jeunes créateurs appelés à se faire remarquer comme Bénédicte Guettier, par exemple, Grégoire Solotareff propose différentes séries de plusieurs titres.

En 1993, un an avant le lancement de Loulou et compagnie, Grégoire Solotareff avait publié des petits albums de cinq doubles pages cartonnées ; chaque héros, un loup, un éléphant, une coccinelle, un crocodile, un chat, un mouton, était détourné en couverture. Les histoires sont loufoques, à peine plus malignes que des comptines. Assonances et rimes rythment la phrase. Le dessin surexpressif et caricatural est plein d'humour. On est dans ce que le psychiatre René Diatkine appelait le langage des bêtises, indispensable à l'enfant pour que celui-ci entre avec aisance dans le monde de la langue du récit.

Histoire d'un éléphant

*C'est l'histoire d'un éléphant qui voulait être un enfant.
Un jour, il s'est cassé la trompe en tapant sur sa maman*

*Oh ! Méchant éléphant ! dit sa maman.
Viens, je vais quand même te mettre un pansement...
...mais tu as droit à un panpan*

*Maintenant, je suis content, dit le petit éléphant.
J'ai eu un pansement et un panpan !
Exactement comme un enfant.*

Histoire d'un mouton

*C'est l'histoire d'un mouton
Qui voulait avoir des cornes sur le front.*

*Un jour viendra où tu en auras,
Lui dit sa mère, comme ton papa*

*Je veux des cornes maintenant ! dit le petit mouton
- Les cornes sont pour les grands garçons,
dit son papa,
Regarde tes copains, aucun n'en a !*

*Je veux des cornes
maintenant ! maintenant ! maintenant !
cria le petit mouton, du haut de la colline.*

*Il le dit tous les jours, tous les mois, tous les ans
Un jour, il devint un grand mouton.
Il eut des cornes sur le front
Et il n'y fit même plus attention.*

Chez Loulou et compagnie, paraissent, à l'automne 1994, *Monsieur l'Avion*, *Madame Loco*, *Monsieur Bateau*, *Madame l'Auto*, des petits tout carton de 19 cm sur 19 cm. La couverture est découpée épousant la forme des personnages. Je parle de personnages car il y a réellement anthropomorphisation de ces moyens de transport. L'auteur illustrateur s'adresse à des enfants plus jeunes encore. L'écriture de ces livres est mise au service de la voix et du rythme. Elle est calquée sur les comptines, les ritournelles, voire les chansons. La technique du refrain est largement mise à contribution. Non seulement, ces albums séduisent par leur richesse langagière, mais aussi par leur beauté graphique ou plastique (14).

*Est-ce qu'un avion joue au ballon ?
Mais non ! mais non !
Bien sûr que non !*

*Est-ce qu'un avion a les cheveux longs ?
Mais non, mais non !
Bien sûr que non !*

*Est-ce qu'un avion nage dans l'eau
Comme un poisson ?
Mais non, mais non !
Bien sûr que non !*

*Est-ce qu'un avion a une queue
En tire-bouchon ?
Mais non, mais non !
Bien sûr que non !*

*Est-ce qu'un avion vole
Au-dessus des maisons ?
Mais oui, mais oui !
Volez ! volez, Monsieur l'avion !*

Relevons rapidement quelques qualités de cet album : phrases brèves musicalisées par la répétition du son « on », tournures interrogatives et exclamatives, surenchérissement sur fond de sourire, air de chanson avec le refrain qu'entonne rapidement l'enfant devenu co-lecteur. Par-delà le farfalu apparent des questions et l'incongruité comique des représentations, par-delà le plaisir de rire et la satisfaction que donne le savoir, on s'amusera des associations particulièrement évocatrices : l'envol du ballon, la légèreté des cheveux qui flottent dans le vent, le bleu du ciel et de la mer, la queue du cochon et celle de l'avion.

L'année suivante, quatre nouveaux titres paraissent, des portraits d'animaux... Même principe de couverture. Récits brefs. Couleurs éclatantes. Contours très marqués. Et derrière l'éléphant, le chat, le crocodile, Adrien le lapin, ce sont des enfants bien réels qui se profilent, Fanfan, le trop gentil qui se laisse toujours faire, Sacha, le gourmand qui devient de plus en plus lourdaud, Mimile, le méchant qui mord et ment, Adrien, qui n'a jamais faim et n'aime que le pain.

Grégoire Solotareff et l'édition

Par la création du département « bébé », à L'école des loisirs, Grégoire Solotareff a contribué au développement de l'édition pour les tout-petits, un secteur qui va connaître un succès grandissant, lié notamment aux différentes campagnes de promotion de la lecture avec le tout petit, qui sont

menées à l'époque. Il m'est arrivé d'écrire alors un slogan qui a été repris par pas mal de monde :
« *Le bébé a besoin de lait, de caresses et d'histoires* (16) ».

Mais l'influence de Grégoire Solotareff sur le monde de l'édition ne se limite pas à ses albums si souvent imités, ni aux livres pour les tout petits. Il sera, avec Alain Le Sault, à l'origine d'une véritable « déferlante » sur le marché du livre. Des dizaines et des dizaines de livres d'art, tous de format carré, envahissent les vitrines des libraires ou les rayonnages des bibliothèques. Éditeurs et auteurs veulent bénéficier du succès de *Petit Musée*, publié en 1992.

Si vous êtes de ceux qui sont émus par « *La coupe de cerises* » de Louise Moillon, si vous aimez le « *Portrait d'un vieillard et d'un jeune garçon* » de Domenico Ghirlandaio, si vous êtes impressionné par le geste de « *Gabrielle d'Estrée et l'une de ses sœurs* » de l'École de Fontainebleau, votre bonheur sera grand lorsque vous offrirez à un enfant *Petit Musée*.

150 détails de tableaux de Maîtres ont été sélectionnés, autant d'objet à nommer avec un apprenti lecteur, autant de regards neufs que vous-même porterez sur ces œuvres prétendument familières. Ce musée portatif peut être consulté comme un dictionnaire, parcouru comme un jardin des délices, feuilleté comme un simple livre d'images. Des images de peintres, belles, précises, lumineuses, surprenantes, comme celles que l'on voit dans les livres pour enfants. De vraies images, grâce au choix judicieux de Grégoire Solotareff et Alain Le Saux (17).

Grégoire Solotareff prolonge l'expérience, avec la collaboration d'un autre ami, Gabriel Bauret. La photographie est à l'honneur dans *Album*, qui paraît en 1995. Quitte à me répéter, je dirai que cet album de photos plonge dans l'émerveillement. Ces clichés de grands photographes rayonnent d'une énergie qui se communique à qui les regarde. On pourrait presque parler d'illumination (18). Pas question de choisir ici « un détail ». Il fallait sélectionner des clichés complets. Et Gabriel Bauret me confiait l'année dernière que ce n'avait pas été chose aisée.

Un fabuleux conteur

Alors qu'aujourd'hui, l'édition pour enfants multiplie les répertoires, les imagiers, les livres à compter, parfois très bien conçus, comme ceux-ci, l'art de Grégoire Solotareff est, avant tout, un art de conteur. Ses albums racontent des histoires : des fables philosophiques, des contes, des récits proches des mythes, des rêves d'enfants, des conflits familiaux, des fragments du quotidien... D'emblée il a réussi à équilibrer le rapport texte/images. Nous avons vu combien l'image et le texte dialoguaient, se distanciaient, se jouaient l'un de l'autre. Il a créé, comme les plus grands, Sendak, Ungerer, des albums à part entière. Lorsqu'il écrit pour d'autres illustrateurs, il réussit de la même façon à créer un texte qui permet à l'auteur des images d'en traduire les virtualités, tout en exprimant son univers à part entière.

Exemple de narration parfaite, *Mitch*, illustré et mis en scène par Nadja. Une fois lue l'histoire de l'ours de Barnabé qui se met à vivre soudainement, impossible de l'oublier, tant sa syntaxe est articulée finement.

Le récit est cadré, nous sommes dans l'univers quotidien d'un enfant. Il a perdu son nounours. Celui-ci avait été oublié dans la voiture de l'oncle Jean qui s'éloigne. Tout à coup, le récit bifurque ; le nounours saute par la fenêtre de l'auto, nous basculons dans l'univers du conte : un peu de magie a suffi, un triple claquement de mains. Aussitôt, Mitch a pris vie, ce qui fait rebondir le récit. Le nounours fait alors la désagréable rencontre d'un méchant lutin qui terrorise les jouets. Comment se sortira-t-il des griffes de ce véritable démon ?

Pour quitter le merveilleux et rejoindre la vie ordinaire, il suffira, à nouveau, d'un triple claquement des mains. Le récit ménage une montée de la tension, à travers l'éloignement de l'objet perdu. La quête du héros a comme objectif, le retour à la maison, mais encore faut-il triompher d'un adversaire : un voleur de jouets qui retient ceux-ci prisonniers. On pourrait s'amuser à faire ici une analyse fondée sur les fonctions de Vladimir Propp et monter comment un auteur contemporain les redistribue, probablement intuitivement, pour créer une œuvre originale.

On ne manquera pas d'être frappé par la fréquence et la vivacité des dialogues qui animent la narration. Les moments clés de l'album consistent souvent en dialogues qui font évoluer le récit. Les albums de Solotareff auraient dû plaire à Alice puisque les dialogues y abondent autant que les images.

Il arrive cependant que Grégoire Solotareff privilégie l'écriture. Entre 1989 et 1991, il publie trois parodies de contes, qu'illustre Nadja, dans un style décalé et très caricatural. Des contes détournés comme l'avaient fait avant lui, Boris Moissard et Philippe Dumas, dans les *Contes à l'envers*, ou Roald Dahl, dans *Un conte peut en cacher un autre*. Il délire à partir des récits traditionnels. Il construit ses récits sur des couples antithétiques comme il a l'habitude de le faire dans les albums.

Au Chaperon rouge, méchante et menteuse, il oppose une autre fille du village, le *Chaperon vert* (1989), gentille et très obéissante. Au cruel Barbe bleue, il oppose *Barbe rose* (1990), capable de recoudre les victimes de son abominable frère (1990). Et à la Belle au bois dormant, il donne une sœur jumelle, la *Laide au bois dormant* (1991). Tout est permis à partir de là, pourvu que le rire soit au rendez-vous. La laide au bois dormant, pour se venger de sa mère qui l'a rejetée à la naissance, métamorphose celle-ci en pou, et le Prince charmant, pour délivrer la Belle endormie, se taille un passage dans la forêt, en utilisant une tronçonneuse d'or. En cent ans, on fait pas mal de progrès !

Dans *Le chien qui disait non*, illustré à nouveau par Nadja, l'humour et la provocation se doublent d'une série de réflexions sur la vie de famille, le chantage d'un enfant, le rapport adulte-enfant, le sens de la justice, la vérité et le mensonge, la souffrance et surtout le respect de l'Autre. Les dialogues sont parfaits, à hauteur d'enfants. En d'autres termes, la langue utilisée par l'auteur colle à celle des enfants, tout en ayant une tenue littéraire. Là où il y aurait répétition, approximation, incorrection, c'est une formulation juste et efficace –littéraire- qui est utilisée.

Les récits illustrés

Parallèlement aux albums de facture classique, Grégoire Solotareff publie des recueils de récits plus ou moins brefs, qu'il n'illustre que par une seule image, à caractère plus synthétique. Dans ceux-ci, l'image, tout en faisant écho à la narration se mue en tableau. Parallèlement, le récit s'autonomise et devient plus littéraire. Il oscille entre conte merveilleux et récit de vie. Telles sont les histoires d'amis et d'amour, regroupées sous le titre de *Un jour, un loup*. Nous retrouverons des récits similaires, mais organisé autour du cycle des saisons, dans les *Contes d'été, d'automne et d'hiver*.

Dans le recueil, *Les garçons et les filles*, il y a, à la fois, césure et liaison entre, d'un côté, un tableau peint, de l'autre un portrait littéraire. C'est une étonnante galerie d'animaux humains ou d'humains animalisés. On sait que les personnages de Grégoire Solotareff sont souvent des animaux, dont le comportement est modelé sur celui des humains, étant entendu que les caractéristiques associées à l'animal déteignent sur le comportement humain. J'aimais beaucoup la façon dont Anne Diatkine a présenté ce livre, dans *Libération*, en novembre 1997. « On peut imaginer qu'en début d'année, la maîtresse a demandé des photos d'identité et qu'à la place les élèves ont donné les portraits que Grégoire Solotareff venait de terminer (...). Ils posent de biais ou de face, un rideau de couleur derrière eux, avec parfois un sourire un peu forcé ou un regard comme ébloui par un flash (...). Sur

chacun d'eux, Grégoire Solotareff livre une anecdote significative, un trait de caractère ou un talent, rédigés comme une nouvelle (19). »

L'ensemble de tableaux pourrait tout aussi bien faire penser à une exposition. On en a la conviction lorsqu'ils sont regroupés, comme ici à la Montagne Magique, sans liens avec un texte. Encore qu'un récit tiré des *Contes d'hiver* aurait pu les introduire. Il est intitulé *L'exposition* et il correspond au 8 mars (20).

C'est jour d'exposition au village. Georgio a fait des portraits de tous ses amis. Ce sont des portraits sans complaisance, on peut même dire sans pitié : l'ours Ali a l'œil torve des avarés, Kim la hérissonne, la moue dégoûtée des mauvais jours, Mati, la paupière basse, Ramon l'écureuil, l'air trop sûr de lui (...). Tout le monde en a pour son compte. Georgio a étalé tous ses portraits devant chez lui, il les a mis debout et les a calés avec des cailloux ou des racines, en rond autour de son terrier. Il est content.(...).

Contes des Saisons

Ce va-et-vient entre nouvelle, conte ou fable caractérise les *Contes des Saisons*. Le pari est fou. Grégoire Solotareff a l'ambition de raconter 365 histoires, une pour chaque jour de l'année. 3 volumes sont parus. Il reste à terminer les *Contes du printemps*. Ces récits sont extrêmement brefs. Une anecdote, un dialogue, une sensation, un moment, une rencontre. C'est parfois très tendre, parfois amer, quelquefois triste ou désabusé, l'humour est présent, la poésie aussi. On a l'impression que se cache là derrière, pas mal de vécu, à peine masqué. Les Vous découvrirez dans un instant les *Contes d'automne*. Ne déflorons pas la surprise. Travaillant récemment sur les haïkus, je n'ai pu m'empêcher de faire le rapprochement.

En lisant ces histoires de Grégoire Solotareff, j'avais le sentiment d'une parenté entre les deux. Peut-être cette impression a-t-elle générée par l'organisation saisonnière et par les fines notations atmosphériques qui encadrent les récits : « Après la pluie, la terre est molle et chaude, pieds nus, c'est génial, on a l'impression de marcher dans de la pâte à pain (21) »

Sans doute est-ce aussi une impression due à la condensation de la narration. C'est en tout cas une question que j'aimerais creuser un jour, étant entendu que Maurice Coyaud dans sa subtile approche du haïku fait place au conte (22).

Moi fifi

Les 365 jours de lectures ont peut-être été lointainement préparés par 7 courts récits, qui correspondent aux 7 journées vécues par Fifi, et relatées dans son journal, lorsque celui-ci était perdu, ou avait été abandonné, dans la forêt. « Le héros/narrateur, pour reprendre la formule de Catherine Tauveron, semble écrire sa propre histoire en même temps qu'il la vit (...). Fifi consigne comment il s'adapte à ses nouvelles conditions de vie et comment il se reconstruit une vie sociale et affective avec les animaux de la forêt (23). »

Moi, Fifi est un album hors norme, le texte y est plus important que dans un album traditionnel. Dans ce livre d'écrivain et de peintre, les portraits émeuvent ou impressionnent.. Qui ne tomberait amoureux de Mademoiselle souris ? Didi est si jolie avec ses tresses blondes, sa petite jupe et ses ballerines roses ? Qui n'est fasciné ou inquiet en voyant Aziz, le maître corbeau, perché sur son arbre, en smoking et chaussures noires, sérieux et macabre comme un employé des pompes funèbres ? Les arbres, les fleurs, les fruits, les insectes, les animaux, orientent chaque page : là c'est une sauterelle, là du chèvrefeuille en fleur, là en pleine page, c'est l'énorme tronc du châtaignier où Fifi a trouvé un abri...

Par contre, en dehors de la couverture où nous voyons un enfant écrire, Fifi ne sera jamais représenté en cours d'album. Et Grégoire Solotareff s'amuse à brouiller les pistes, entre fiction et réalité, puisque c'est lui qui figure sur la photo, en page de titre et que l'ouvrage est dédié à Emmanuel et Didi, prénoms que portent dans l'album la souris et le lapin. Cette histoire d'enfant perdu racontée dans son journal serait donc vraie et fausse à la fois. Fifi n'écrit-il pas d'ailleurs, le soir du sixième jour ?

« Comme métier, je serai conteur d'histoires vraies, je raconterai des histoires vraies comme celle qui m'est arrivée ces jours-ci, mais des histoires moins pénibles, je l'espère. » Et Grégoire Solotareff n'est-il pas devenu écrivain ?

Conclusion ! Pas de conclusion. Ou plutôt, place au théâtre !

- (1) *Albums de famille*, par Antoine de Gaudemar, *Libération*, 29 novembre 1990.
- (2) Sophie Cherer, *Solotareff, Ne m'appellez plus jamais « docteur »*, dans *L'Album des albums*, 41 portraits d'auteurs-illustrateurs de l'école des loisirs, Paris, 1997, pp. 48-49.
- (3) Grégoire Solotareff, *Contes d'hiver*, coll. L'école des loisirs, Paris, 2001, pp. 113-115.
- (4) *Une rencontre avec Grégoire Solotareff*, propos recueillis par l'équipe Livres jeunes aujourd'hui, pp. 291-296, juin 1988.
- (5) Antoine de Gaudemar, *Albums de famille*, dans *Libération*, 29 novembre 1990. Anne Diatkine, *Mémoires intimes d'un siècle bouleversé (1), Grégoire Solotareff*, dans *Libération*, 9 août 1999. La plupart des citations de ce paragraphe, *Histoire de famille*, sont extraites de ces deux articles.
- (6) Marie-Anne Le Clerc'h et Aline Eisenegger, fiche *Monsieur l'Ogre et la rainette*, *La Revue des livres pour enfants*, n° 110, 1986.
- (7) Grégoire Solotareff et Nadja, *Le Père Noël et son jumeau*, Hatier, Paris, 1990.
- (8) *Une rencontre avec Grégoire Solotareff*.
- (9) Henri Laborit, *Eloge de la fuite*, folio Gallimard, Paris, 1985, p. 17,
- (10) Marie-Michèle Poncet, *Kiki, Loulou, Fifi et les autres*, *La revue des Livres pour Enfants*, 163-164, 1995, pp. 81-88.
- (11)) Claude-Anne Parmegiani, *La vraie nature de l'animal*, *La Revue des Livres pour Enfants*, 147, 1992, pp. 81-91
- (12) Elisabeth Lortic, rubrique *Chapeau ! Neige* de Grégoire Solotareff et Olga Lecaye, *La Revue des Livres pour Enfants*, 197, février 2001, pp. 22-23.
- (13) Marie-Michèle Poncet, art. cit.
- (14) dans *Un jour, Un loup*.
- (15) Michel Defourny, *À propos des comptines et des albums*, *Les Cahiers d'ACCES*, N° 3, pp. 8-13, Paris, s.d.
- (16) Dans « *Lis avec moi* », dit bébé, brochure de promotion de la lecture avec le tout petit, publiée par le SDAC (Province de Luxembourg-Belgique), ACCES (Paris), *Lis avec moi* (Lille).
- (17) Michel Defourny, *Le plus bel imagier du monde*, Le Ligeur, novembre 1992.
- (18) Michel Defourny, *Coups de cœur, Album*, photographies choisies par Gabriel Bauret et Grégoire Solotareff, Le Ligeur, 22 novembre 1995.
- (19) Anne Diatkine, *T'en fais une tête ! Grégoire Solotareff*, , *Les Garçons et les filles*, *Libération*, 6 novembre 1997.
- (20) *Contes d'hiver*, 8 mars, *L'exposition*, pp. 232-233.
- (21) *Contes d'été*, 4 août, *La promenade*, p. 139.

(22) Maurice Coyaud, *Fourmis sans ombre, Le livre du haïku, anthologie promenade*, Phébus, Paris, 1978. On lira dans l'introduction (p.13) : « *Je ne résiste pas, distraction autant que curiosité, à m'embarquer sans crier gare, sur la nacelle d'un conte qui aborde impromptu sur la plzage où je rêve à tout autre chose. Les haïku de toutes façons font sans cesse référence à l'univers du conte populaire (...).* »

(23) Catherine Tauveron (ouvrage dirigé par), *Lire la littérature à l'école*, Hatier, Paris, 2002, pp. 55-56.

Extrait de "Questions de théâtre n°8", éditée par le théâtre La montagne magique